

Éric Vigne : “Une bibliothèque idéale en sciences humaines et sociales devrait être renouvelée tous les dix ou quinze ans”

Juliette Cerf, [Télérama](#), 26 juin 2020

Les [20 essais et livres d'histoire à \(re\)découvrir pour \(re\)penser le monde](#)



Éric Vigne : « *L'intérêt d'une bibliothèque idéale est surtout de savoir au préalable qui en aura l'usage.* »
Illustration Séverin Millet pour *Télérama*

En regard à la quatrième section de notre bibliothèque idéale, consacrée aux essais et aux livres d'histoire, l'éditeur de sciences humaines des éditions Gallimard prévient d'emblée : dans sa spécialité, choisir un corpus est un défi titanesque, voire impossible. La raison : les œuvres choisies doivent viser “à comprendre le monde tel qu'il va”. Et on le sait : le monde bouge.

Éric Vigne, éditeur de sciences humaines au sein des éditions Gallimard, est aussi l'auteur d'un texte, [Le Livre et l'éditeur](#) (éd. Klincksieck, 2008), qui lui ressemble : analytique, féroce et intempestif... Outre les collections de poche, « Folio Essais » et « Folio Histoire », qui, en plus des classiques, ont rendu accessibles nombre de textes inédits (et souvent collectifs), Éric Vigne a fondé en 1988 la prestigieuse, et pluridisciplinaire, collection « NRF Essais ». Une bibliothèque idéale à elle toute seule ! Le lecteur a pu y rencontrer nombre de penseurs incontournables, comme Jürgen Habermas, George Steiner ou Jean Starobinski, et y découvrir des textes majeurs éclairant notre compréhension de l'homme et des sociétés : ainsi *Le Nouvel Esprit du capitalisme* (1999), de Luc Boltanski et Ève Chiapello, ou *Effondrement* (2006), de Jared Diamond. Quand la pensée, entendue au sens fort du terme, issue d'ici comme d'ailleurs, réinvente les objets qui nous semblent familiers et déplacent nos certitudes...

Établir une « bibliothèque idéale » dans le domaine des essais a-t-il pour vous un sens ?

Une « bibliothèque idéale » en sciences humaines ? Vous ne reculez devant aucun défi ! Car chaque terme de l'expression est problématique. D'abord, elle suppose qu'il existe, comme en littérature, un canon de grands classiques sur lequel peu ou prou tous s'accordent : Montaigne, Cervantès, Kafka, Joyce, Proust... Mais, même là, selon votre génération d'appartenance, vous rajouterez Borges, Pessoa ou Bernhard, et votre sélection ne fera plus guère l'unanimité. Les Anglais ne pourront pas ne pas citer Jane Austen, ni les Allemands Thomas Mann. Quand il s'agit d'élire leur grand écrivain national du XIXe, siècle qui compte le plus de candidats, les Français, eux, aiment surjouer la compétition entre Hugo et Balzac, Stendhal et Flaubert. Concernant les sciences humaines, le problème devient encore plus épineux.

Épineux... Pourquoi ?

Parce qu'il faut désormais parler en termes de sciences humaines et sociales, et intégrer, outre les grandes disciplines constituées telles l'histoire, la philosophie, la sociologie ou l'anthropologie, d'autres domaines plus émergents, donc au commencement plus spécialisés, comme l'éco-anthropologie ou les sciences cognitives. Ces disciplines sont plus préoccupées par leur impact social, qui est d'ailleurs devenu un critère pour leur financement tant par la recherche en France que par l'Union européenne. La question du soin, appliquée notamment à la fin de vie, si elle a le vent en poupe, reste un domaine encore balbutiant, en quête d'institutionnalisation, où émergent des textes qui formulent les premières questions sans que personne ne puisse d'ores et déjà dire s'ils seront les classiques de demain.

L'application sociale des sciences, parfois confuse, n'est pas sans poser problème et risque de détourner la subvention d'autres recherches. Un exemple : l'Union européenne ne voit pas forcément l'intérêt de soutenir de grands travaux d'archéologie qui pourtant, par l'étude des déchets humains, permettent de préciser ce qu'étaient l'alimentation, les échanges de ressources, les maladies, les rapports au milieu naturel, les premières formes de différenciations sociales, bref, des éléments constitutifs de notre continent européen.

Quelle logique pourrait alors présider à la constitution d'une bibliothèque idéale non fictionnelle ?

Elle ne doit pas viser à être une collection de splendides coléoptères, mais plutôt un instrument pour comprendre le monde tel qu'il va. Moins une galerie à emprunter pour se prosterner pieusement devant nos grands ancêtres qu'une déambulation au sein de textes devenus dans notre présent immédiat des outils pour les chercheurs en dehors de leur port d'attache. Il me paraît ainsi hasardeux de faire remonter cette bibliothèque idéale au « boom » des sciences humaines survenu il y a déjà plus d'un demi-siècle – la distance qui sépare, par exemple, Renouvier de Derrida... À la différence de la littérature, plus stable, une bibliothèque idéale en sciences humaines et sociales devrait pouvoir être renouvelée tous les dix ou quinze ans. Elle doit rester une prise de mesure de la façon dont la société, à un moment donné, se pense et se comprend.

Ce temps relativement court exclut-il l'âge d'or de ce qu'on a appelé la French Theory : Foucault, Barthes, Deleuze, Derrida ou Lacan ?

Gardons-nous de la nostalgie d'un âge dont le bilan ne saurait dire qu'il fut entièrement d'or. Cette nostalgie est entretenue par notre génération de soixante-huitards qui ne veut pas céder la place et ne se voit pas vieillir ! Celle-ci s'accroche encore à une vision largement légendaire et tricolore d'un monde qui aurait attendu après « nos » sciences humaines dans les années 1960 du siècle dernier. Il y eut alors une constellation de facteurs qui explique le succès commercial de nombre d'ouvrages. Ainsi, une émission de télévision comme *Apostrophes* fit bon accueil à des livres qui croyaient encore possible de nourrir à soi seul une vision large et systématique du monde. Encore un éditeur honnête ne doit-il pas oublier qu'un livre acheté ne devient pas nécessairement un livre lu. Quant au bilan de ce qui demeure de ces années où triomphèrent des auteurs refermés sur leur réalité hexagonale (voyez l'absence de références à leurs contemporains étrangers), il est mitigé.

En quel sens ?

L'opinion s'est lassée des grands récits explicatifs et prometteurs. Aujourd'hui, les questions d'inégalité, de pauvreté, de développement durable ou les rapports à nouveaux frais entre la religion et la politique se pensent à partir de notions comme la « théorie de la justice » du philosophe américain John Rawls ou de la « capacité » des individus définie par l'économiste indien Amartya Sen comme la mise en capacité pour chacun de prendre en main son destin économique et social, ou bien encore les travaux du philosophe allemand Jürgen Habermas sur le nouage toujours difficile en Occident entre foi et politique. Autant de notions ou concepts forgés hors de notre Hexagone et de ses maîtres-penseurs des années 1960. Relire aujourd'hui ces auteurs, c'est moins décrypter notre présent que faire de l'histoire intellectuelle : comprendre ce qu'en leur temps ils ont pensé, ce en quoi ils ont cru, etc.

Une bibliothèque idéale se doit de comporter une sélection d'ouvrages datés, mais qui, à partir de leurs impasses même, nous ont justement contraints à ouvrir de nouvelles directions de recherche. Ainsi, en littérature, la sémiotique (qui réduisait l'auteur tout au plus à un scripteur) a cédé la place à de nouvelles approches, davantage en prise avec les sciences sociales. Je pense notamment au travail de Philippe Roussin, qui croise réflexions sur la littérature et sur la démocratie (la littérature peut-elle être l'expression vraie du peuple ?) et que j'ai publié en 2005 dans la collection « NRF Essais », *Misère de la littérature, terreur de l'histoire. Céline et la littérature contemporaine*.

Un auteur comme Michel Foucault n'est-il pas incontournable pour penser le monde d'aujourd'hui ?

L'intérêt d'une bibliothèque idéale est surtout de savoir au préalable qui en aura l'usage. À l'honnête homme supposé, vous proposerez certainement la lecture d'un ouvrage de Foucault, et pourquoi pas *Surveiller et punir* (1975), dont le titre évoque des préoccupations immédiates. Mais l'œuvre multiforme du penseur, qui s'est déployée dans de nombreuses directions, ne pourra cependant se résumer à ce livre. Sur vingt ans, le Foucault des chercheurs s'est déplacé de plus en plus vers des horizons de « gouvernementalité », à partir de la question de savoir si le néolibéralisme a ou pas un projet anthropologique de refonte du citoyen. Ce qui renvoie au Foucault des années 1970, en aucun cas à celui de l'histoire de la sexualité des années 1980.

De même pour la sociologie : dans la bibliothèque idéale figurerait le père fondateur de la sociologie française, Émile Durkheim, sans lequel par exemple Pierre Bourdieu n'est pas compréhensible ; toutefois, une bibliothèque idéale, qui demeure, je le répète, un instrument pour comprendre le monde tel qu'il va, devra faire une place éminente à Max Weber, indispensable quand on travaille en sociologie de la religion ou de l'économie.

Quels livres ont façonné votre vision des sciences humaines et sociales ?

« Façonné » implique un effet à long terme, au-delà des curiosités de l'époque. Je citerais Paul Ricœur, un auteur que je n'ai jamais publié mais qui a satisfait et élargi mes préoccupations intellectuelles, notamment à travers *Temps et récit* et *Soi-même comme un autre*. La question de l'identité qu'il y élabore, et en particulier la dimension narrative de celle-ci, c'est-à-dire la façon dont un sujet met en récit ce qui le constitue, est à mes yeux essentielle. Cette réflexion sur l'identité est au cœur d'approches renouvelées par des auteurs que j'ai publiés, comme les philosophes Claude Romano ou Vincent Descombes, dont la définition grammaticale de l'identité (complément de sujet) fait place à d'autres personnes.

Si je devais citer un livre de ces années 1960 qui reste plus que d'autres, je citerais *Les Mots et les Choses* (1966), de Foucault, grand ouvrage de la dogmatique structuraliste, mais porté par une écriture au sommet de sa ciselure, qui s'ouvre sur une analyse des *Ménines*, le tableau de Vélasquez, devenue célèbre.

La qualité littéraire d'un essai est-elle un critère pour figurer dans une bibliothèque idéale ?

Non, je ne crois pas, si c'est la seule qualité de l'ouvrage. Et cela a d'ailleurs souvent été reproché à l'éditeur que je suis. Je n'ai pas un goût prononcé pour la rhétorique khâgneuse de certains de nos stylistes français... Le mot essai est avant tout pour moi une tentative de penser nouveau, donc qui peut s'aventurer dans un registre lexical exigeant. Car c'est toujours la question qui m'intéresse plus que la réponse. Les livres-réponses sont légers, vite écrits, vite lus, et très vite oubliés. Telle de la monnaie quotidienne, ils finissent par se déprécier, se dévaluer au contact du réel. C'est la question ouverte qui perdure, c'est elle qu'on laisse en héritage. C'est elle qui fait essaimer un texte en dehors de son domaine premier, pour fertiliser d'autres approches. *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, de Luc Boltanski et Ève Chiapello, avec ses quelque 60 000 exemplaires depuis 1999, est autant cité par *Les Échos* que par *Art Press*.

Vous aimez ainsi différencier les livres-questions et les livres-réponses...

Ces deux pôles éclairent le métier d'éditeur. Les ouvrages-questions constituent ce qu'on appelle un fonds : par leur originalité, ils traceront à leur rythme leur chemin dans le futur mais démarreront lentement, car il faudra en quelque sorte les apprivoiser pour commencer. Ces livres configurent pour longtemps des horizons, y compris à destination de disciplines autres que la leur. Les ouvrages-réponses définissent, eux, l'édition à plus court terme, d'opinion plus que de savoir, au rythme de vente plus immédiat car répondant à un réel besoin d'avoir pour tout de suite des certitudes venant nourrir les débats peu soucieux de mise en perspective nuancée. Les auteurs de ces ouvrages sont aussi bien des chercheurs de disciplines qui s'y prêtent le plus (sociologie, philosophie morale, au premier chef) et des essayistes patentés qui empruntent au marketing quelques-unes de ses recettes. Les collègues italiens ont un joli mot, qui dit tout, pour rassembler cette dernière catégorie : les « opinionistes ».

Pourriez-vous donner un exemple de livre-question ?

De la justification. Les économies de la grandeur, de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, que j'ai publié en 1991. Cet ouvrage fondateur de la sociologie pragmatique rompt avec la vision de Pierre Bourdieu, qui considère que les sujets, par ignorance ou aliénation, n'ont pas accès à ce qui les meut, aux « habitus » qui les traversent. Boltanski et Thévenot affichent la volonté de comprendre les

registres de justification des actions, de prendre au sérieux les sujets : ce que ces derniers disent de ce qu'ils font, la manière dont ils se justifient. Le travail de Luc Boltanski rayonne toujours vers d'autres disciplines : l'ethnologie, l'économie et, en particulier, les théories de la valeur, la littérature – dans *Énigmes et Complots* (2012), par exemple, qui mettait en relation la naissance de la sociologie, celle du roman policier et celle des théories du complot.

Les grands essais seraient-ils donc toujours ouverts à une forme d'interdisciplinarité ?

Je n'utiliserais pas ce terme, car l'interdisciplinarité a pu donner lieu à des mélanges malheureux, à des hybridations confuses. Je préférerais parler d'élargissement des objets. Vous partez d'une discipline, qui a un objet, un mode d'emploi clair de ses outils, et vous empruntez à une autre discipline un ou des outils avec leur mode d'emploi et vous voyez quels sont les gains d'intelligibilité. Ainsi, l'historienne Nicole Loraux, notamment auteur de *La Voix endeuillée* (1999), a totalement renouvelé la vision du héros, de sa belle mort et du tragique grecs dans une cité traversée par le conflit à partir de la psychanalyse, de la philosophie politique et de l'anthropologie.

Le Covid-19 marque-t-il une crise majeure pour l'édition en sciences humaines ?

La pandémie va donner lieu à une poussée de publications dont on connaît déjà les éléments : néolibéralisme, surexploitation de la planète, déforestation poussant à la malencontre d'espèces animales sauvages et stressées avec l'espèce humaine, etc. Rien de tout cela n'est faux, sans pour autant que tout soit vrai dans la chaîne causale, car chacun de ces éléments n'y a pas joué à part égale. Or c'est dans plusieurs mois que les historiens des pandémies cerneront plus précisément la dimension de cette crise, qui, loin d'être la plus meurtrière, est certainement la première à avoir été connue en temps réel dans sa progression. Et la première à s'inscrire dans le moment de la conscience mondiale qu'il y a urgence à sauver notre milieu bioclimatique. Mais les citoyens-lecteurs auront-ils la patience d'attendre jusque-là sans passer à autre chose ?

Que voulez-vous dire ?

Il suffit que l'on proclame, d'un événement érigé trop vite en césure, que « rien ne sera comme avant ! », pour qu'un éditeur devine que la machine à routine est en marche. Nuit debout et Gilets jaunes ont donné lieu à des vagues de publications. Toutes ont pour particularité de passer ces deux objets à la moulinette de systèmes d'explication qui existaient au préalable. Les recherches à venir profiteront d'un temps différé, celui de la mise à distance, de la mise en perspective, de la reconstruction de leur objet. L'éditeur observera au moment de la livraison de leur résultat que l'heure de l'intérêt sera amplement passée dans l'opinion, par définition versatile...

Dans ces circonstances, l'éditeur est au premier rang le témoin de la tension extrême qu'il y a entre le « plus comme avant ! » et la demande impatiente de réponses qui ne sauraient être neuves, puisque dans l'urgence elles n'auront pas été pensées en dehors des schémas d'explication qui existaient déjà d'avant. Il y a là un cercle d'interprétation qui se referme sur des convictions existant au préalable plutôt que sur des connaissances neuves, validant une assertion malencontreuse de Marx, qui voulait que « *l'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre...* »

De quoi demain sera-t-il fait alors ?

Des graines que nous saurons planter à cette époque qui est la nôtre, sans résignation aux impératifs de l'accélération toujours plus grande de la marchandise. Dans nos années de militantisme politique, voilà plus d'un quart de siècle, nous avons appris qu'il fallait toujours « marcher sur ses deux jambes ». L'édition de sciences humaines et sociales doit d'une part, du fait de la nécessité de s'inscrire dans des sociétés complexes, produire des opinions certaines développées dans des ouvrages de cycle de vie intense mais court – appelons cela une politique de la demande.

Mais, d'autre part, l'édition de sciences humaines et sociales ne doit en aucun cas renoncer à son flux vital, celui de la production, à la vitesse des cycles de maturation propre à leurs objets, de livres qui, grâce à leur matériau et à leur architecture, seront les composants essentiels de constructions nouvelles. Ma conviction intime est que cette politique de l'offre, fondée sur l'indépendance d'esprit et la liberté de réflexion, est la véritable subversion. Quitte à ce que ces mêmes livres finissent dans une « bibliothèque idéale ». Mais de cela, seules les générations à venir seront juges...